BOEHRINGER Sandra, FERRARESE Estelle (dir.), 2015,
« Corps vulnérables », *Cahiers du genre*, n° 58, 263 p.

Nicolas Evzonas

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clo/4469>

DOI : 10.4000/clo.4469

ISSN : 2266-1816

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 11 octobre 2017

Pagination : 165-169

ISBN : 978-2-85831-290-0

ISSN : 0396-891X

Référence électronique

Nicolas Evzonas, « BOEHRINGER Sandra, FERRARESE Estelle (dir.), 2015,
« Corps vulnérables », *Cahiers du genre*, n° 58, 263 p. », *Cahiers de littérature orale* [En ligne], 82 | 2017,
mis en ligne le 23 octobre 2018, consulté le 23 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clo/4469> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clo.4469>

Cahiers de littérature orale est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons
Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

BOEHRINGER Sandra, FERRARESE Estelle (dir.), 2015,
« Corps vulnérables », *Cahiers du genre*, n° 58, 263 p.

Nicolas EVZONAS

Université Paris Diderot – Paris 7, CRPMS

Le numéro 58 des *Cahiers du genre*, dédié aux « Corps vulnérables », s'attache à explorer de manière pluridisciplinaire et intersectionnelle le concept de « vulnérabilité ». Si celui-ci doit beaucoup aux travaux de Judith Butler¹, il s'agit, dans ce dossier thématique, de mobiliser plus amplement le savoir issu de plusieurs champs scientifiques (la sociologie, l'histoire, la philosophie, la science politique, la psychanalyse, le droit et l'anthropologie) afin de mettre en relief la fabrication des fragilités corporelles par les normes en vigueur, autrement dit par les pratiques discursives prescriptrices socialement et historiquement définies. Ledit numéro est composé de sept études fouillées, fruit de plusieurs collaborations et élaborations – à en juger par les remerciements cités dans certaines notes de bas de page –, toutes signées par des femmes², à l'exception notable de la contribution de Claude Calame. Deux de ces études sont traduites de l'anglais états-unien en un français fluide avec, entre parenthèses,

1. Cf., à titre d'exemple, BUTLER Judith, *Vie précaire : le Pouvoir du deuil et de la violence après le 11 septembre 2001*, Paris : Éditions Amsterdam, 2005 ; *le Pouvoir des mots : Discours de haine et Politique du performatif*, Paris : Éditions Amsterdam, 2008.

2. Sur le lien entre le corps sexué du chercheur et son terrain de recherche, on lira avec intérêt l'ouvrage collectif dirigé par MONJARET Anne et PUGEAULT Catherine, *Le Sexe de l'enquête : approches sociologiques et anthropologiques*, Paris : ENS Éditions « Sociétés, Espaces, Temps », 2014 et recensé dans le numéro de *Cahiers du genre* que nous présentons (p. 233-236).

les concepts-clés dans la langue d'origine, en adéquation avec la vocation internationale de la revue.

Outre le pouvoir performatif du langage, le fil conducteur des articles est la distribution genrée de la vulnérabilité, plus précisément « la construction signifiante et féminisée des corps vulnérables » (p. 10) et « la pertinence [de ce] concept pour le féminisme » (p. 12) dans une perspective de désessentialisation, de resignification et de capacitation (*empowerment*) transformationnelle, ainsi que le soulignent Sandra Boehringer et Estelle Ferrarese (p. 16), les coordinatrices de ce numéro.

On remarquera la photo de couverture illustrant deux personnages féminins derrière les barreaux, l'un accablé et l'autre triomphant, qui renvoie au film de Renato Castellani *L'Enfer dans la ville* (*Nella città l'inferno*). Cette référence met en exergue le caractère biface de la vulnérabilité qui se déploiera au fil des pages du dossier : les femmes apparaissent redoutablement fragilisées par le milieu carcéral ; or, en même temps, elles découvrent le potentiel révolutionnaire de changement issu de cette expérience infernale. Une précision est de mise ici : « La vulnérabilité corporelle s'entend [...] rarement seule, elle a pour miroir la représentation d'une psyché destructible et mutilable » (p. 8). Atteinte physique et blessure morale sont en effet indissociables.

Si la vulnérabilité constitue un concept moderne, l'étude inaugurale de Marie Bretin-Chabrol révèle la visée sensiblement transculturelle du dossier et l'accent placé sur la territorialité des expériences de précarité, en se penchant sur le paradigme du lien nourricier dans la Rome antique. L'exégèse rigoureuse d'une documentation littéraire, épigraphique, médicale et juridique d'époque met en perspective la situation paradoxale des femmes, chargées par tradition d'allaiter et de prodiguer des soins à l'enfant romain. Si de nombreuses interdictions pèsent sur leur corps, cette vulnérabilité est compensée par la reconnaissance des droits de la nourrice face au titre légitime du *paterfamilias* et une prééminence sociale par rapport à son conjoint. Nonobstant, comme le précise la latiniste (p. 32, n. 11), l'outil du genre n'est pas toujours aisé à appliquer aux pratiques discursives antiques, eu égard à la présence de la discrimination citoyen (libre)/esclave sur la distinction homme/femme.

Appuyée sur la conception butlérienne de la précarité et son élaboration par les théoriciennes féministes Catherine Mills et Fian Jenkins, la philosophe américaine Penelope Deutscher dirige son attention vers l'être féminin assujéti à l'enfantement et, de ce fait, exposé à des préjudices et risques multiples. Elle entame ainsi une réflexion sur l'avortement, soutenant le déploiement d'une

forme spécifique d'agentivité³ et de subjectivation morale des femmes, induit par le positionnement singulier de ces dernières à l'égard des prescriptions « cadrant » (*framing*) la vie fœtale et variant selon le contexte historico-socio-médico-légal. L'intérêt de cette contribution réside essentiellement dans l'accent placé sur la responsabilisation et le choix reproductif des femmes, qui ne sont pas simplement travaillés par les injonctions normatives mais participent activement à la fabrication des « conditions contingentes dans lesquelles l'éthique, ses sujets et ses objets, sont produits » (p. 66).

Résolument originale est la contribution de Claude Calame qui compare un poème lyrique de la poétesse grecque antique Sappho et un morceau rap de la chanteuse bernoise contemporaine Steff la Cheffe. L'érudition et le souci épistémologique de l'article aident le lecteur à surmonter rapidement la perplexité née de cet « incomparable » (p. 75). Ainsi se laisse-t-on guider par la glose minutieuse des modalités énonciatives desdites productions « chantées dans une cadence vocale et un rythme corporel qui, en dialecte local, disent un désir au féminin » (p. 69). Cependant, dans le premier cas, il s'agit d'une chair assaillie par un Éros paralysant aux accents homoérotiques, tandis que dans l'autre, on évoque un corps vulnérabilisé par la quête obsessionnelle d'un idéal esthétique néolibéral. Il est intéressant de noter que l'on retrouve dans les deux cas une « négation de la vulnérabilité dénoncée par l'affirmation identitaire » performée (p. 88).

Stéphanie Daniel-Genc signe le quatrième article du dossier, inspirée par « son expérience personnelle de femme militaire et de ses observations de terrain sur la vulnérabilité humaine » (p. 259). Mais l'allusion à cette position d'« *insider* » qu'elle adopte est confinée dans une note en bas de page (p. 94, n. 1), alors qu'elle est explicitée dans la notice biographique qui accompagne son texte (p. 259), histoire de rattraper ce qui aurait pu constituer une faille épistémologique. Cela dit, l'auteure analyse avec pertinence la notion de vulnérabilité définie par le droit des conflits armés, en relevant ses contradictions : si, au nom du principe d'égalité, les femmes peuvent exercer le métier militaire, en vérité ce principe s'efface au profit d'une représentation humanitaire

3. L'« agentivité » fait référence au concept d'*agency*, élaboré par Judith Butler, qui renvoie à une puissance d'agir qui n'est pas une volonté inhérente au sujet mais le fait d'un individu qui se désigne comme sujet sur une scène d'interpellation marquant la forte présence d'un pouvoir dominant. Cf. à ce titre GUILHAUMOU Jacques, « Autour du concept d'agentivité », *Rives méditerranéennes* [En ligne], 41 (2012), mis en ligne le 23 février 2012, consulté le 1^{er} septembre 2017. Disponible sur : <http://journals.openedition.org/rives/4108>.

de l'être féminin, doté « naturellement » des qualités de *care* et privé des capacités guerrières « consubstantielles » à l'homme.

La cinquième étude, fruit des recherches de Sandra Bornand, remet le lecteur sur les rails du transculturel. À partir d'une enquête de terrain chez les Zarma du Niger et d'un corpus de littérature orale, l'africaniste montre avec finesse une précarité à deux visages. La possibilité pour une épouse lésée de quitter le toit conjugal et de revenir dans sa maison familiale signe la vulnérabilité structurelle de la femme zarma, prise en compte par ce dispositif de protection. En même temps, cette fugue équivaut à une affirmation de soi et apporte la preuve d'une puissance d'agir. Les discours normatifs pris en charge par la collectivité – les chants féminins –, bien qu'ils découragent la rupture du lien matrimonial et qu'ils participent à la reconduction de l'inégalité des rapports de genre, rappellent néanmoins le droit de revendiquer un changement de statut.

Alors que Bornand se centre sur la condition plutôt que sur le terme de « vulnérabilité » – ce dernier n'existant pas d'ailleurs dans la langue zarma –, Alison Cole renchérit sur la primordialité et l'historicisation des signifiants, en retraçant de manière sinueuse mais avec brio la violence exercée sur l'idiome de « victime » aux États-Unis. Ayant colonisé le débat public et connu un tournant discursif, de la politique vers la psychologie, ce vocable a été associé à la passivité, au désastre psychique, ainsi qu'à un masochisme latent prêté à certaines femmes censées susciter le sadisme criminel de leur bourreau. N'est-il pas symptomatique de cet héritage anti-victimiste que les citoyen(ne)s américain(e)s exposé(e)s à un préjudice conjurent leur vulnérabilité en recourant au terme réparateur de « survivant(e)s » ?

Si exorciser le mal par un « verbicide » équivaut à un reniement propre à paralyser l'action politique, ainsi que le suggère Cole, le refus de reconnaître sa fragilité juggle l'activité interne et fige tout changement psychique. Ce message se dessine en creux dans la contribution de Laurie Laufer livrée en clôture du dossier. S'appuyant sur Freud, Lacan, Butler et sur un récit littéraire autour d'une femme volontairement inféconde malmenée par un signifiant stigmatisant – nullipare –, cette auteure illustre de façon transversale et dialogique le caractère bifide des mots : insulte et blessure destituant le sujet d'une part ; révélation de ses ressources et pouvoir métamorphosique d'autre part. La cure psychanalytique par la parole n'est-elle pas autant une épreuve de vulnérabilité qu'une promesse de restructuration psychique ? Et l'effroyable ostracisme induit par la disqualification des sexualités alternatives par les discours normalisants n'a-t-il pas activé un militantisme productif ? Combien d'invectives déshumanisantes transfigurées en œuvres

d'art ? Tous exemples qui témoignent des potentialités créatives nées de la réappropriation subjective d'une vulnérabilité tissée et détissée par le langage.

Hors dossier, le texte de Natacha Borgeaud-Garciandia, qui développe une forme concrète de vulnérabilité socialement construite, celle de travailleuses émigrées du Pérou qui prennent soin des personnes âgées à Buenos Aires, vient compléter la réflexion développée dans ce numéro.

Pour conclure, on soulignera la qualité et la richesse de ce numéro des *Cahiers du genre*, susceptible d'intéresser un large lectorat. On insistera notamment sur son ouverture transculturelle qui favorise un regard décentré, ne restant fixé ni sur le monde occidental ni sur les dominants, et sur les vertus de l'interdisciplinarité, qui, par la pluralisation des voix et la multiplication des points de vue, participe à la déconstruction des normes et à la dé-vulnérabilisation des méthodes.